

Cependant ses premiers succès ne produisirent pas un grand résultat, puis, qu'au commencement de l'année 408 de l'hégire (1017 de J. C.), ils n'empêchèrent pas Hayran de proclamer pour calife Abd-el-Rahman, surnommé Al-Mortadhy - Bi'llah (celui qui est agréé de Dieu). Il était arrière-petit-fils du glorieux Abd-el-Rahman III. Peu de temps après cette élection, la division s'étant mise entre les principaux chefs de l'armée d'Al-Mortadhy, plusieurs d'entre eux se retirèrent, en sorte que l'émir africain conserva facilement l'avantage. Il fit même Hayran prisonnier, et, remplissant l'office de bourreau, il lui trancha la tête de sa propre main. Débarrassé de ce premier ennemi, Aly s'apprêtait à poursuivre Abd-el-Rahman-al-Mortadhy, lorsqu'il fut étouffé dans un bain par trois de ses serviteurs, gagnés, dit-on, par le parti arabe. Les historiens placent cet événement le 10<sup>e</sup> jour de l'avant-dernière lune de cette année 408 (le 29 avril 1018).

Les Berbères proclamèrent aussitôt pour souverain, sous le surnom de Al-Mamoun (l'illustre), Al-Casem (\*), frère d'Aly. De son côté, Yahya, fils d'Aly-ben-Hammoud, passa en Espagne à la tête d'une armée pour revendiquer l'héritage de son père. Ainsi, à cette époque, trois princes se disputaient la souveraineté de l'Espagne musulmane : Abd-el-Rahman-al-Mortadhy, qui était soutenu par les Arabes dévoués à la famille des Omniades ; Al-Casem-al-Mamoun, nommé par les Berbères d'Espagne, Yahya, qui venait à la tête d'autres Berbères, et escorté d'une garde de noirs.

La guerre que se faisaient les prétendants africains favorisait les intérêts d'Abd-el-Rahman, et comme ses progrès devenaient inquiétants pour ses deux rivaux, l'oncle et le neveu convinrent de faire trêve à leurs divisions et d'attendre, pour partager entre eux l'empire, qu'ils eussent exterminé Al-Mortadhy, leur ennemi com-

(\*) Ferreras l'appelle Alcacim ; Mariana le nomme Cazin, et M. Viardot, Quasem.

mun. Yahya occupa Cordoue pendant qu'Al-Casem se rendait à Malaga, où l'appelaient quelques affaires importantes. Le fils d'Aly-ben-Hammoud profita de cette absence pour violer l'arrangement qui avait été conclu. Il se fit proclamer calife, et répéta que son oncle n'avait aucun droit à la souveraineté, et qu'il n'y aurait d'autre part que celle qu'il voudrait bien lui laisser. Au reste, cette jactance fut bientôt punie ; car Al-Casem, furieux en apprenant ce manque de foi, s'empressa d'accourir, à la tête de son armée. Yahya avait envoyé la plus grande partie de la sienne contre son compéiteur omniade ; il fut pris au dépourvu et forcé de fuir. Al-Casem-al-Mamoun rentra dans Cordoue. Il n'avait signalé que par des meurtres et par des violences les premiers instants de son califat qu'il avait passés dans cette ville ; il était déjà odieux aux habitants. Quelques nouveaux actes de barbarie et l'insolence des Africains, dont sa garde était composée, ne tardèrent pas à faire éclater le fureur populaire. Il fut attaqué et assiégé dans son palais, et ce ne fut que par une espèce de miracle qu'il parvint à sortir de la ville et à se soustraire à la vengeance de ses sujets. Ses fils furent également chassés de Séville, dont ils étaient gouverneurs. Enfin, Al-Casem, forcé de fuir, se retira dans les environs de Malaga. Yahya, son neveu, qui exerçait la souveraineté dans cette partie de l'Andalousie, parvint à faire saisir le fugitif et le fit jeter dans une prison, où l'on croit qu'il mourut.

Pendant que ces événements se passaient, et pendant que les habitants de Cordoue proclamaient Abd-el-Rahman IV pour calife, ce prince combattait, dans la plaine de Grenade, contre le gouverneur de cette ville et contre d'autres partisans d'Al-Casem. Mais au moment où la victoire venait de se déclarer en sa faveur, lorsque ses ennemis étaient déjà en fuite, il fut traversé d'une flèche et tomba mort.

Quand on apprit à Cordoue la mort d'Al-Mortadhy, on élut, pour le rem-

placer, Abd-el-Rahman V, frère du fameux Mohammed-al-Mahadi, et on le proclama, le 15 de ramadan 414 (1<sup>er</sup> décembre 1023), sous le surnom de El-Mostadhir-Bi'llah (celui qui espère en Dieu). C'était un jeune homme d'une grande austérité de mœurs. Il voulut rétablir la discipline dans ses troupes et mettre un terme aux excès de toute nature auxquels elles se livraient. Cette sévérité fit beaucoup de mécontents, et Abd-el-Rahman V n'avait encore régné que 71 jours, quand, le 27 dsulkada 414 (10 février 1024), il fut égorgé par ses soldats. Ils élurent à sa place son cousin Mohammed II, qui prit le surnom de Mostakfi-Bi'llah (celui à qui Dieu suffit). Ce jeune homme fit des largesses aux soldats, donna les principales places de l'État à ses partisans, et se retira à Zahra, où il vécut dans les délices, s'occupant presque uniquement du soin de faire réparer les jardins de cette magnifique résidence. Mais bientôt ses prodigalités eurent épuisé ses richesses et vidé les coffres de l'État. Dans ces temps de désordre, les subsides que les provinces devaient payer ne rentraient pas au trésor. Il fallut surcharger d'impôts le peuple de Cordoue et des environs, qui commença à murmurer, imputant à l'avarice du souverain les exactions dont il était l'objet. Les soldats, de leur côté, attribuèrent aussi à son avarice la cessation de ses prodigalités. On ne tarda pas à conjurer contre lui. Mais, averti par des officiers qui lui étaient restés fidèles, de l'instant où il devait être attaqué, il prit pendant la nuit la fuite avec sa famille, et se retira dans les environs de Tolède, où bientôt il mourut, pour avoir mangé d'une poule empoisonnée.

À la nouvelle de cette révolution, les partisans de Yahya vinrent l'engager à reprendre le califat. Ce prince gouvernait ses États d'Algésiras, Malaga, Ceuta et Tanger, avec beaucoup de modération. Il était aimé de ses sujets, et il lui fut facile de rassembler une armée, à la tête de laquelle il marcha vers Cordoue. Il y fut bien ac-

cueilli par les habitants, qui espéraient enfin un peu de repos sous son administration. Il écrivit aux gouverneurs des provinces pour les engager à venir lui prêter serment. Les plus éloignés s'abstinrent de répondre; les plus voisins refusèrent hautement de reconnaître son autorité. Le calife résolut de les faire rentrer dans le devoir, et voulut commencer par faire un exemple en châtiant celui de Séville. C'était Mohammed, Arabe d'origine, et de la noble famille des Beny-Abéd. Prévenu que Yahya venait pour l'attaquer, il alla se placer sur son chemin et l'attira facilement dans une embuscade. Le calife y fut tué d'un coup de lance, et sa tête fut portée à Séville. Mohammed-ben-Abed fit enrichir le crâne de Yahya de pierreries, et en fit faire une coupe dont il aimait, dit-on, à se servir.

Après la mort d'Yahya les habitants de Cordoue firent choix, pour souverain, du frère aîné d'Abd-el-Rahman, Al-Mortadhy. Celui-ci refusa longtemps d'accepter un fardeau qu'il regardait comme étant au-dessus de ses forces. Enfin, quand, après de longues instances, on fut parvenu à vaincre sa répugnance pour le pouvoir, on le proclama calife, sous le nom d'Hescham III El-Motadd-Bi'llah. Bien qu'Hescham eût fini par accepter le pouvoir, il ne voulut pas d'abord aller à Cordoue, dont le peuple ne savait pas se gouverner et ne voulait pas se laisser gouverner. Il confia l'administration intérieure de l'État à Djehwar, qu'il nomma son hadjeb, et pour lui il alla faire la guerre aux chrétiens, combattant tantôt sur les frontières de la Castille, tantôt sur celles de la Catalogne ou du Portugal. « Pendant son séjour aux frontières, dit M. Romey, « il encouragea fort une institution « qui paraît avoir été la source des « ordres religieux militaires; c'étaient « des guerriers appelés Rabits, ce qui « proprement veut dire solitaires. Ces « Rabits, ou guerriers de frontières, « professaient une grande austérité de « vie et s'adonnaient continuellement « à l'exercice des armes, s'obligeant, « par vœu, à défendre leurs frontières

« des algarades et chevauchées des chrétiens. C'étaient tous des chevaliers d'élite, rompus aux fatigues de la guerre; ils ne devaient jamais fuir, mais combattre avec intrépidité, et mourir plutôt que d'abandonner leur poste. Il paraît vraisemblable que c'est de ces Rabits que sont provenus, tant en Espagne que parmi les chrétiens d'Orient, les ordres religieux militaires, si célèbres par leur valeur et par d'éminents services rendus à la chrétienté. »

Cette absence prolongée du calife favorisait la tendance de désorganisation, qui se manifestait depuis longtemps dans l'État. Chaque jour les liens qui avaient rattaché les provinces à la capitale, tendaient à se relâcher, et elles n'envoyaient plus aucun subside au trésor. Djehwar pria Hescham avec instance de revenir à Cordoue. Le calife céda avec regret à ces prières. Bientôt il fut forcé de faire la guerre à des gouverneurs qui refusaient de reconnaître son autorité. Cette guerre, constamment malheureuse, se termina par un traité désavantageux qui blessa l'orgueil des habitants de Cordoue. Ils commencèrent à murmurer; puis ils demandèrent hautement qu'Hescham fût déposé et banni. En apprenant, par la bouche de son hadjeb, quels étaient les désirs du peuple, Hescham III s'écria : « Grâces soient rendues à Dieu qui le veut ainsi ! » Il se retira dans un château qu'il avait fait élever sur la Sierra Morena. Les habitants de Cordoue ne l'y laissèrent pas tranquille, et il fallut qu'il allât chercher un asile près de Lérida, où il resta jusqu'à sa mort. C'est dans le courant de l'année 422 de l'hégire (1031 de J. C.) qu'il avait quitté Cordoue. Il fut le dernier prince ommiade, et c'est à peine si, après lui, le califat d'Occident subsista même de nom. Djehwar, qui fut élu à sa place, ne voulut pas accepter seul la responsabilité qu'entraîne le pouvoir. Il forma un conseil des plus puissants chefs des tribus et ne s'en réserva que la présidence. Il renvoyait à cette assemblée toutes les affaires importantes. Il refusa de quitter sa

maison pour habiter les palais que les califes avaient fait élever. Cette sage conduite eût sans doute rétabli en Espagne les affaires des musulmans, si cela eût été possible; mais tout ce que la Providence avait destiné de prospérité à cet État était épuisé. Il s'était déjà morcelé. En un laps de 22 années, douze princes s'étaient succédé sur le trône; et la multiplicité de ces changements avait détruit le prestige et l'autorité qui doivent toujours accompagner le nom du souverain. Les provinces ne voulurent plus dépendre de la capitale. Chaque ville un peu importante s'érigea en État indépendant. C'est ainsi qu'une foule de petits royaumes, ou émirats, se formèrent des débris du califat d'Occident.

RÈGNE D'ALPHONSE V. — CE PRINCE RECONSTRUIT LÉON ET LES AUTRES VILLES DE SON ROYAUME RUINÉES PAR LES MAURES. — CONCILIE DANS LEQUEL SONT RÉDIGÉS LES FUEROS BUENOS DE LÉON. — ALPHONSE FAIT LAGUERRE AUX MAURES. IL EST TUÉ AU SIÈGE DE VISEO. — D. SANCHE, COMTE DE CASTILLE. — ORIGINE DES MONTEROS DE ESPINOSA. — GARCIA, COMTE DE CASTILLE, MEURT ASSASSINÉ PAR LES VELAS. — IL A POUR SUCCESSEUR SANCHE LE GRAND. — LES ENFANTS DE SANCHE LE GRAND ACCUSENT LEUR MÈRE D'ADULTÈRE. — CE ROI PARTAGE SES ÉTATS ENTRE SES ENFANTS. — RECONSTRUCTION DE PALENCIA. — GUERRE ENTRE LÉON ET LA CASTILLE À L'OCCASION DE CES TRAVAUX. — LA CASTILLE EST ÉRIGÉE EN ROYAUME. — MORT DE SANCHE LE GRAND. — GUERRE ENTRE RAMIRE ET D. GARCIA. — GUERRE ENTRE BERMUDE ET FERDINAND. — MORT DE BERMUDE. — LES ROYAUMES DE CASTILLE ET DE LÉON SONT RÉUNIS DANS LA MÊME MAIN.

Pour présenter d'une manière intelligible cette série si compliquée de révoltes et de révolutions qui ont amené la dissolution du califat d'Occident, il nous a fallu laisser de côté les événements qui se passaient dans la partie chrétienne de la Péninsule. Jetons maintenant un coup d'œil en arrière; voyons quel a été le sort des trois princes qui s'étaient unis pour abattre dans les champs de Calatañazor l'éten-

dard de cet Almanzor si longtemps victorieux.

L'un d'eux, Alphonse V, fils de Bermude le Goutteux, était encore enfant ; il régnait sur la Galice, les Asturies et sur le royaume de Léon. Sancho le Grand, fils de Garci le Trembleur, était roi de Navarre, d'Aragon et de Sobrarbe. Enfin le troisième, Garci Fernandez, était comte indépendant de Castille. Ce dernier, peu de temps après la victoire de Calatañazor, avait à son tour été vaincu par les Maures : il était mort en combattant, et avait été vengé par le comte Sancho, son fils, qui avait porté ses armes jusque sous les murs de Cordoue. C'était, à la vérité, comme auxiliaire de Mostain Billah, un des prétendants au califat, qu'il avait pénétré jusqu'au cœur de l'Andalousie ; mais aucune armée chrétienne depuis la défaite du Guadalète ne s'était avancée aussi loin. Un autre prince chrétien, dont les Arabes avaient aussi acheté l'alliance, le comte Ramon Borell, avait été combattre les Berberes de Soléman jusque dans les plaines d'Algéziras. De toutes parts l'empire des Maures s'écroulait ; celui des chrétiens, au contraire, sortait chaque jour de ses ruines.

Alphonse V, dirigé par le comte Melendo, son tuteur, et par la reine, sa mère, deux sages conseillers, s'appliquait à réparer les désastres que les invasions des Maures avaient causés dans ses États. Il rebâtissait les églises, les villes ruinées par la guerre. Il releva la capitale de son royaume détruite par Al-Mansour ; aussi le trouve-t-on souvent désigné de cette manière dans les écrivains espagnols : Alphonse, celui qui reconstruisit Léon. Au reste, il ne se borna pas à réparer des murailles ; il appliqua ses soins à rendre l'administration du royaume plus régulière, à recueillir les ordonnances de ses prédécesseurs, à les modifier et à les améliorer. C'est sous son règne qu'un concile réuni (\*) en 1020 rédigea les fueros de Léon, connus aussi sous le nom de bons fueros d'Al-

(\*) Mariana dit qu'il fut réuni à Oviedo, Ferreras dit à Léon.

phonse V. C'était pour la Galice, pour les Asturies et pour le royaume de Léon, la première modification apportée par écrit aux lois des Goths. Ces fueros établissaient les rapports qui devaient exister entre les sujets et le roi ; ils consacraient les libertés et les immunités des villes et des citoyens ; ils contenaient la constitution politique de l'Etat. Suivant l'usage reçu à cette époque, les rédacteurs de ce code fulminèrent l'anathème contre ceux qui tenteraient de violer cette charte : « Si quelqu'un de notre race, y est-il dit, ou d'une race étrangère, tentait solemnellement de violer notre constitution, qu'il ait les mains, les pieds et la tête brisés ; que ses yeux soient arrachés, ses entrailles répandues ; qu'il soit frappé à la fois de la lèpre et du glaive de l'anathème ; et que dans la damnation éternelle il porte la peine de son crime avec le démon et les anges rebelles. »

On pense que c'est à peu près à la même époque que des fueros ont été rédigés pour la Castille ; mais ni le texte, ni même le sens de ces lois ne sont venus jusqu'à nous.

Alphonse fit aussi avec succès plusieurs guerres contre les Maures ; il leur enleva quelques villes sur la rive gauche du Duero. En 1027, il assiégeait Viseo depuis quelque temps, et la ville, pressée par la famine, se trouvait réduite aux dernières extrémités, lorsqu'un matin Alphonse, voulant examiner l'état de la place, s'approcha imprudemment des murailles sans être armé de sa cuirasse ; il ne portait qu'un léger vêtement. Du haut des créneaux, un archer lui lança une flèche qui le blessa mortellement. L'armée espagnole leva aussitôt le siège. Le corps du roi fut porté à Léon et enterré dans l'église de Saint-Jean, que lui-même avait fondée. Alphonse V était monté sur le trône à l'âge de cinq ans ; et son règne durait déjà depuis vingt-huit années. Pendant ce temps d'une sage administration il s'appliqua à faire disparaître les ruines dont la guerre avait couvert son royaume. Il dota son pays de lois sages et libérales.



Marié en 1014, avec doña Elvire, fille du comte Melendo son tuteur, il laissa deux enfants nés de cette union : Doña Sancha, et Bermude qui lui succéda sur le trône.

Un des premiers actes de Bermude fut d'assurer la paix du côté de la Castille, en contractant une alliance de parenté avec le souverain de ce pays. C'était, comme on l'a vu, le comte Sancho, fils de Garcí Fernández. Ce prince avait deux filles : l'aînée, doña Nuña, que les auteurs appellent aussi fort souvent Elvire, était mariée à Sancho le Grand, roi d'Aragon et de Navarre ; la plus jeune, nommée Thérèse, fut accordée à Bermude (\*).

Suivant quelques historiens, un événement des plus tragiques et des plus romanesques signala le commencement du règne de ce comte de Castille. Sa mère, disent-ils, était devenue éperdument amoureuse d'un prisonnier maure : elle voulait l'épouser ; mais elle savait bien que Sancho ne consentirait jamais à cette alliance, qui blessait en même temps son orgueil et sa religion. Elle prit donc la résolution de l'empoisonner, pour lever l'obstacle qu'il mettait à ce mariage. Elle avait déjà préparé le breuvage qu'elle devait lui présenter au milieu d'un repas, lorsqu'il reviendrait de la chasse. Mais le secret du crime qu'elle projetait lui échappa : il fut surpris par une camériste, qui s'empressa de le révéler à son fiancé, l'un des veneurs du comte. Ce fidèle serviteur prévint son maître du danger qui le menaçait. Après une journée passée à la pour-

(\*) Ferreras pense que ce mariage n'eût lieu qu'en 1028, après l'assassinat du comte Garcia. Cela ne nous paraît pas probable. Après la mort de Garcia, le comte de Castille passa entre les mains de Sancho le Grand. Des difficultés ne tardèrent pas à s'élever entre Bermude et son puissant voisin. Ce n'eût pas été le moment où Sancho le Grand eût été accorder la main de sa belle-sœur à un souverain qui aurait pu élever, par la suite, des prétentions sur la Castille. Il est plus croyable que ce mariage avait eu lieu du vivant même du comte Sancho.

suité des animaux sauvages, Sancho rentra dans son palais, et sa mère vint lui offrir elle-même la coupe empoisonnée. Alors profitant de l'avis qu'il avait reçu, il exigea qu'elle goûtât la liqueur qu'elle lui présentait ; comme elle refusait de se soumettre à cette épreuve, il ordonna d'employer la force pour la contraindre à boire le poison qu'elle lui avait préparé ; et bientôt elle mourut au milieu d'horribles souffrances.

Le comte voulut récompenser le service que lui avait rendu son veneur, le maria à celle qu'il aimait, et lui accorda pour lui et pour sa descendance le privilège de veiller à la sûreté des comtes de Castille et de leurs successeurs. Ce privilège, ils l'ont toujours conservé en même temps qu'ils gardaient la charge et le titre de *monteros* (veneurs). Sancho leur ayant donné la ville d'Espinosa, cette cité prit d'eux le nom de Espinosa de los Monteros. Les veneurs, de leur côté, ayant ajouté à leur qualité le nom de la ville dont ils étaient seigneurs, se sont appelés Monteros de Espinosa. A la longue, tout en continuant de porter le titre de *Monteros*, ils ont cessé de s'occuper de vénerie, mais ils ont constamment joui du privilège de garder la porte de la chambre des souverains de Castille et de veiller à la sûreté de leur personne en quelque lieu qu'elle se trouvât.

Cette origine des Monteros de Espinosa est rapportée par Garribay, par Mariana, par Guevara, dans sa chronique des Monteros de Espinosa, et par Argote de Molina, dans ses commentaires sur le livre de vénerie d'Alphonse XI. Elle semble parfaitement dans les mœurs de cette époque barbare. Cependant quelques auteurs en contestent la réalité. Au reste, la race du comte Sancho était destinée à périr victime de l'ingratitude et de la perfidie. On se rappelle le comte Vela, seigneur d'une partie de l'Alava, qui, s'étant révolté contre le comte Fernán González, avait été chassé et obligé d'aller chercher un refuge chez les Arabes. Il était mort laissant trois

filz (\*). Le comte Sancho les avait reçus en grâce, leur avait rendu leurs biens, et pour que la réconciliation fût plus complète, l'aîné des Velas avait tenu sur les fonts de baptême le jeune filz du comte de Castille. Malgré ces bontés, ils n'avaient pas tardé à causer de nouveaux troubles dans le pays, et le comte ayant été forcé de les chasser de nouveau, ils avaient été chercher un asile chez Alphonse V, qui les avait accueillis, et qui, pour leur assurer le moyen de vivre d'une manière conforme à leur naissance, leur avait assigné des terres assez considérables.

Le 5 février 1022, le comte Sancho étant mort, son filz Garcia, âgé environ de 13 ans, fut reconnu pour son successeur, et les grands du royaume, pour resserrer encore les liens de parenté qui existaient entre le souverain de la Castille et le roi Bermude de Léon, firent demander à celui-ci de donner Sancha, sa sœur, pour épouse à leur jeune prince. Bermude, comme on l'a vu, avait déjà pour femme doña Thérèse, sœur de doña Garcia. Il consentit volontiers à cette nouvelle alliance, et il fut convenu que les noces seraient célébrées dans la ville de Léon. Garcia devait s'y rendre avec beaucoup de seigneurs castillans. Sancho le Grand y vint aussi avec deux de ses filz, don Garcia et don Ferdinand. Mais le jeune comte de Castille, empressé de voir sa fiancée, et ne pensant pas nécessaire de se tenir sur ses gardes puisqu'il allait à une fête, laissa le roi don Sancho le Grand à Sahagun, et avec une faible escorte il prit les devants et courut à Léon. Les Velas, pleins de haine et de perfidie, allèrent au-devant de lui, se mirent à genoux et lui baisèrent la main. Ils montrèrent une grande repentance des troubles qu'ils avaient suscités, et demandèrent un pardon qui leur fut gracieusement octroyé. Cependant, ils

(\*) Mariana les appelle Rodrigo, Diego et Inigo. On les trouve désignés, dans de vieux diplômes, sous les noms de Veremond, Rodrich et Nebutien. Rodrigue de Tolède les appelle Rodrigo, Diego et Inigo. Lucas de Tuy n'en nomme que deux, Diego et Sylvestre.

ne faisaient ces démarches que pour écarter toute méfiance et pour accomplir plus sûrement la trahison qu'ils méditaient. Pendant que la ville tout entière ne respirait que le plaisir et que l'allégresse, un matin que le jeune Garcia se rendait seul à l'église de San Salvador pour y entendre la messe, ils l'attaquèrent à la porte même du lieu saint. Ils se précipitèrent sur lui l'épée à la main; et Rodrigue, l'aîné des trois frères, bien qu'il lui eût servi de parrain, lui porta le premier coup. Les autres accoururent ensuite pour l'achever, et par cette trahison ils rendirent doña Sancha veuve avant qu'elle eût été mariée. Quelques seigneurs de Léon voulurent défendre Garcia; mais, surpris et sans armes, ils furent tués par les Velas et par ceux qui les accompagnaient. Cependant, le tumulte ayant appelé du monde, les meurtriers prirent la fuite, sortirent de Léon et coururent s'emparer de la ville de Monçon. Sancho le Grand alla les y attaquer, et les ayant pris; il les fit brûler vifs. Quant à la sœur de Bermude, elle témoigna, disent tous les historiens, la plus vive douleur de la mort de son fiancé.

Sancho le Grand, qui avait pour femme l'aînée des sœurs du jeune comte don Garcia, fut appelé à lui succéder, et se trouva ainsi le prince le plus puissant de la Péninsule, car il possédait à lui seul les royaumes d'Aragon, de Sobrarbe, de Navarre, et le comté de Castille. Il avait fait aux Maures des guerres fréquentes et leur avait enlevé beaucoup de places sur les bords du Gallego et de l'Èbre; aussi l'étendue de ses Etats l'a-t-elle fait appeler *el-Mayor* (le plus grand), et quelquefois aussi l'empereur d'Espagne. Au dire de quelques auteurs, toute sa grandeur ne le mit pas à l'abri de cuisants chagrins. Voici comment le fait est rapporté par Mariana : Sur le point de partir pour faire la guerre, Sancho le Grand avait recommandé vivement à la reine un cheval, le plus beau et le mieux dressé qu'il eût dans ses écuries. Don Garcia, son filz aîné, eut envie de ce coursier et le demanda à

sa mère qui allait le lui donner, quand un seigneur nommé Sèse fit observer à la reine que le roi pourrait être mécontent de cette condensation au désir de son fils. Doña Elvire refusa donc à Garcia ce qu'il désirait. Celui-ci, furieux de ce que ses prières avaient eu sur l'esprit de sa mère moins de pouvoir que les paroles d'un simple chevalier, résolut, pour se venger, de l'accuser d'adultère. Il désigna Sèse comme son complice, et pour donner plus de poids à cette calomnie, il parvint à la faire appuyer par son frère Ferdinand.

Cette dénonciation fit éprouver au roi la douleur la plus vive. Jusqu'à ce jour, sa femme n'avait donné aucun motif qui pût faire douter de sa chasteté, et cependant les accusateurs étaient ses propres fils dont il ne pouvait soupçonner le mensonge. La reine fut donc renfermée dans le château de Naxera. Les grands et la noblesse du pays furent convoqués pour terminer ce déplorable procès. Le tribunal, suivant les usages du temps, s'en remit au jugement de Dieu; il rendit une sentence qui condamnait la reine à être brûlée vive si elle ne prouvait en champ clos qu'elle était innocente du crime qui lui était imputé. Cette décision mettait la reine dans la position la plus critique. Bien des chevaliers croyaient à son innocence, mais aucun n'osait se déclarer son champion. Ils étaient éloignés par le rang et par le caractère des accusateurs qui étaient les propres enfants du roi.

Sancho le Grand avait eu de sa femme trois fils : Garcia, Ferdinand et Gonzalo. Il avait eu aussi hors mariage d'une dame d'Eybar, que les uns appellent Urraca, et les autres Caya, un bâtard nommé don Ramire. Ce jeune prince fut touché de compassion en voyant l'extrémité à laquelle la reine était réduite, et ce fut lui qui ramassa le gage de bataille jeté par les accusateurs. Cependant, ce combat imple de frère contre frère n'eut pas lieu. Un saint personnage ayant reçu de Garcia l'aveu de sa perfidie, le détermina, par de sages exhortations, à l'avouer en public. Garcia et Ferdinand se jetè-

rent aux pieds de Sancho et de la reine pour leur demander pardon. La faute de Ferdinand était excusable; il avait été entraîné par la foi qu'il avait eue dans son frère aîné; mais celle de Garcia était bien plus grave. Aussi la reine ne voulut-elle pas qu'il héritât des États qu'elle avait apportés à son mari, ni de ceux qui lui avaient été constitués en douaire. Le partage des biens de Sancho le Grand fut donc réglé d'avance, et de la manière suivante : Ferdinand eut la Castille, qui n'était encore qu'un comté; Gonzalo, le plus jeune, eut le royaume de Sobrarbe; Garcia fut réduit au royaume de Navarre. Quant à l'Aragon, qui formait le douaire de la reine, il en fut disposé en faveur de don Ramire, son généreux défenseur. Toute cette histoire n'est peut-être pas très-authentique; mais si les causes de ce partage ne sont pas celles que rapportent les chroniqueurs, au moins est-il certain que par la suite la succession de Sancho fut divisée de cette manière. Au reste, à l'époque où nous sommes arrivés, Sancho le Grand régnait encore, et non content d'être le souverain le plus puissant de la Péninsule, il travaillait encore à étendre ses domaines; aussi, des contestations ne tardèrent-elles pas à s'élever entre lui et le roi de Léon relativement aux limites de leurs États.

Un jour que Sancho le Grand poursuivait un sanglier, cet animal, vivement pressé par la meute, chercha un asile dans les ruines d'une chapelle située dans l'endroit le plus fourré de la forêt. C'est là qu'il s'accula aux restes d'un autel pour faire tête aux chiens et aux veneurs. Sans respect pour l'endroit saint où le sanglier s'était réfugié, Sancho leva l'épieu pour le frapper; mais son bras resta paralysé sans qu'il pût l'abaisser. Le roi comprit bien que c'était un châtement que le ciel lui infligeait, parce qu'il avait manqué de respect pour le lieu saint. Plein de repentir, il adressa ses prières à saint Antoine, dont l'image se voyait encore sur l'autel, et il obtint aussitôt que son bras recouvrât

le mouvement; Pour perpétuer le souvenir de ce double miracle, il fit vœu de relever la chapelle de saint Antoine, et ayant appris que la ville de Palencia, entièrement détruite par les guerres, avait autrefois existé en cet endroit, il résolut de la relever, et il chargea l'évêque d'Oviédo de surveiller ces constructions.

Cependant, le roi don Bermude voulut s'opposer à ses travaux. Il prétendait que cette place était dans ses domaines, qu'il n'était pas permis au roi Sancho d'y élever une ville. Celui-ci, au contraire, soutenait que ce territoire avait toujours fait partie du comté de Castille. Tout en laissant de côté la cause miraculeuse attribuée par les chroniqueurs à la reconstruction de Palencia, il est fort probable que les travaux entrepris pour relever cette ville amenèrent une guerre entre les deux États. Sancho le Grand entra avec son armée dans le royaume de Bermude, et s'empara de tout le pays qui s'étend depuis la rivière de Pisuerga jusqu'à celle de Cea. Bermude, pris au dépourvu, et trop faible pour résister à Sancho le Grand, se retira en Galice pour rassembler de nouvelles troupes. Sancho continua ses conquêtes. Il s'avança jusqu'à Astorga, qu'il emporta sans beaucoup de peine.

L'année suivante, Bermude ayant rassemblé une armée, s'avança pour reprendre les terres qui lui avaient été enlevées. Sancho, de son côté, conduisit à sa rencontre des troupes nombreuses. Les armées étaient en présence quand les évêques qui se trouvaient dans les deux camps parvinrent à ménager un accommodement. On convint que don Bermude donnerait sa sœur, doña Sancha, en mariage à Ferdinand, second fils de Sancho le Grand; que Sancho abandonnerait immédiatement à Ferdinand le comté de Castille, qui serait érigé en royaume, et que, de son côté, don Bermude donnerait pour dot à sa sœur toutes les terres qui lui avaient été enlevées depuis la Pisuerga jusqu'à la Cea. C'est ainsi que la Castille, d'abord simple comté relevant du royaume

de Léon, devint, sous Fernan Gonzales, un État indépendant, que, sous Ferdinand, elle fut érigée en royaume, et qu'elle était destinée par la suite à absorber toutes les autres souverainetés de la Péninsule.

Le roi Sancho ne survécut que de trois années à cet arrangement. Il mourut en 1035. Mariana dit qu'il fut assassiné sur la route d'Oviédo, où il se rendait pour visiter les reliques des saints; mais les historiens ne font pas connaître le nom de ses assassins, et ne signalent aucune des circonstances de sa mort. Ce prince se montra vaillant guerrier, habile politique. Il fut à la fois maître de presque tous les États chrétiens de la Péninsule, et, sans la faute qu'il commit de les partager entre ses enfants, on doit croire que les Maures eussent été chassés d'Espagne quelques siècles plus tôt. Il voulut laisser une couronne royale à chacun de ses quatre fils. Cela peut être le désir et le calcul d'un excellent père; mais c'est incontestablement l'acte d'un mauvais souverain. Ce partage fut d'autant plus préjudiciable aux intérêts des chrétiens, que la puissance musulmane était alors divisée en une foule de petits États, jaloux les uns des autres, divisés entre eux d'intérêts et d'affections. Chaque ville formait un royaume. Quelque personnage puissant s'y était emparé du titre et de l'autorité de roi, et il y avait autant de dynasties royales qu'il y avait de cités. Nous citerons douze de ces petits royaumes, et nous ne les aurons pas nommés tous. Il y avait des rois de Denia et des Baléares, de Valence, de Tolède, d'Albaracén, de Séville, de Murcie, d'Almérie, de Saragosse, de Malaga, de Cordoue, de Badajoz et de Grenade.

Valence avait pour souverain Abd-el-Azis, fils de cet Abd-el-Rahman qui avait eu pour père le célèbre Mohammed-al-Manzor, et qui avait été mis à mort par El-Mahadi. Nous avons déjà parlé de Dzi-el-Noun. Ce chef avait, on se le rappelle, aidé Wadah, le hadjeb d'Hescham II, à chasser de Tolède Obeid-Allah, fils du calife Mohammed-el-Mahadi. Le gouvernement



de cette importante cité lui avait été confié. Mais bientôt, lorsque Hescham II eut fait décapiter Wadah, Dziel-Noun avait profité de l'anarchie dans laquelle était plongé le califat de Cordoue, pour se déclarer souverain indépendant de Tolède. Hayran, qui avait succédé à Wadah dans la dignité de hadjeb de Hescham II, s'était, après la disparition de ce prince, emparé d'Almérie. Les seigneurs édrisites de la famille Hammoud appelés au secours d'Hescham, étaient restés souverains d'Algeziras et de Malaga. Séville obéissait à ce Mohammed-Ismaël-ben-Abéd que nous avons vu tuer Yahya dans une embuscade et faire une coupe du crâne de ce malheureux souverain. Chaque ville avait ainsi sa dynastie. Ces petits États, envieux les uns des autres, eussent été facilement conquis par les chrétiens, si ceux-ci fussent restés unis entre eux; mais Sancho le Grand avait morcelé ses domaines, et la division n'avait pas tardé à éclater entre ses enfants. Chacun d'eux, se rappelant combien la puissance de leur père avait été grande, se sentait saisi de l'ambition de l'égaliser. Chacun d'eux trouvant trop petit le lot qui lui était échu, essaya d'empiéter sur la part de son frère. Au moment de la mort de son père, don Garcia accomplissait un pèlerinage. Il avait, dit-on, fait vœu de visiter à Rome les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul, afin d'expié par cette pénitence le crime qu'il avait commis en accusant faussement sa mère. Don Ramire, son frère, voulut profiter de cette occasion pour augmenter ses États. Il se liguait avec les rois maures de Tudèle, d'Huesca et de Saragosse, entra en Navarre et alla mettre le siège devant la ville de Tafalla. Don Garcia revint à temps de son pèlerinage, et, averti de ce qui se passait, il réunit des troupes en grand secret et vint tomber sur le camp de son frère. Il mit tant d'impétuosité dans son attaque, qu'en un instant toute l'armée de don Ramire fut en déroute. Cette surprise fut si subite, que don Ramire, pour échapper, se vit obligé de fuir sur un cheval sans selle

et sans bride, qu'il fut heureux de trouver au milieu de la déroute. Don Garcia profita de sa victoire. Il poursuivit son frère avec activité, et lui enleva une partie du royaume d'Aragon.

De son côté, Bermude, voyant les États de Sancho morcelés, et sachant les fils de ce prince occupés à se disputer leurs royaumes, résolut de reprendre les domaines qui lui avaient été arrachés par la force. Il rassembla son armée, enleva presque tout ce qu'il avait été contraint d'abandonner à Ferdinand, et il courut mettre le siège devant Palencia dont la construction avait été le premier motif de la guerre. Il s'en rendit maître sans beaucoup d'efforts. Ferdinand, de son côté, ne se trouvant pas assez puissant pour résister à Bermude, appela à son secours son frère Garcia. Celui-ci, débarrassé des attaques de don Ramire, lui amena une armée de Navarrais. Ils unirent leurs forces et marchèrent au-devant de leur adversaire. Les deux armées se rencontrèrent, le 8 juin 1037, sur les bords du Carrion dans la vallée de Tamara, où l'on en vint aux mains. Bermude, plein de confiance dans son adresse et dans la vigueur de son cheval, que l'on nommait Pelayolo, se précipita au milieu des escadrons ennemis, appelant Ferdinand afin de le combattre corps à corps. Mais pendant qu'il s'avancait ainsi imprudemment, il fut frappé d'un coup de lance et tomba de son cheval. Sa mort jeta le désordre et la consternation dans son armée. La victoire se déclara pour le roi de Castille. Ce souverain ayant épousé doña Sancha, sœur de Bermude, se trouvait, du chef de sa femme, le seul héritier de son beau-frère. Il s'empressa de faire valoir ses droits. Il pénétra dans le royaume de Léon, et, presque sans coup ferir, il s'empara des villes et des châteaux qui se trouvaient sur son chemin. Lorsqu'il arriva sous les murailles de la capitale, les habitants fermèrent les portes de la ville; mais ils ne persévérèrent pas longtemps dans la volonté de se défendre; ils se rendirent, et Ferdinand fut proclamé roi de Léon, le 22

juin 1037. C'est ainsi que les deux États les plus puissants de l'Espagne se trouvèrent réunis dans la même main.

MORT DE GONÇALO, ROI DE SOBRARBE. — DISSENSIONS ENTRE FERDINAND ET DON GARCIA; BATAILLE D'ATAPUERCA OU DON GARCIA EST TUÉ. — GUERRES DU ROI FERDINAND CONTRE LES MAURES. — PRISE DE VISEO, DE LAMEGO ET DE COIMBRE. — INCURSION DANS LE ROYAUME DE TOLÈDE. — ALLIANCE AVEC YAHYA EL-MAMOUN. — LES RELIQUES DE SAINT ISIDORE DE SÉVILLE SONT TRANSPORTÉES A LÉON. — EXPÉDITION DANS LE ROYAUME DE VALENCE. — FERDINAND I<sup>er</sup> PARTAGE SES ÉTATS ENTRE SES ENFANTS. — MORT DE FERDINAND I<sup>er</sup>.

Pendant que Ferdinand, aidé par Garcia, s'emparait du royaume de Léon, une circonstance qu'il n'avait pas été possible de prévoir venait doubler la puissance de don Ramire. Depuis sa défaite de Tafalla, ce prince se tenait retiré dans les montagnes de l'Aragon. Le jeune roi de Sobrarbe, Gonçalo, en revenant de la chasse, fut tué d'un coup d'épieu, sur le pont de Montelus, par un de ses veneurs appelé Ramonet de Gascogne (\*).

Les contemporains ne nous ont laissé aucun détail sur la cause de cet assassinat; mais, par quelque motif que le meurtrier ait été poussé, ce fut Ramire qui tira profit de ce crime. Soit parce que ses États étaient limitrophes du pays de Sobrarbe, soit parce qu'il était frère de Gonçalo, il fut appelé à lui succéder. Après cet accroissement de puissance, don Ramire se trouva assez fort pour reprendre la partie de ses États qui lui avait été enlevée par don Garcia. Suivant Ferreras, ils lui auraient été gracieusement restitués et sans qu'il ait été besoin de recourir aux armes, et les deux frères se seraient réconciliés, sinon de cœur, au moins de paroles.

On a vu Garcia venir au secours de Ferdinand attaqué par Bermude : il ne

(\*) Suivant Blancas, il se serait appelé Ramonet de Tomanera, et, suivant d'autres, Gafevenan de Gascogne.

faudrait pas en conclure qu'une parfaite intelligence existât entre ces deux princes. Don Garcia avait craint sans doute que le roi de Léon ne s'emparât de la Castille et ne devînt pour lui un dangereux voisin. C'était au contraire le roi de Castille qui s'était emparé du royaume de Léon. Pour lui, le résultat était le même, et ce n'était pas sans jalousie qu'il avait vu Ferdinand acquérir, par la réunion de ces deux États, tant de puissance, que souvent les auteurs contemporains le nomment l'empereur d'Espagne.

Ferdinand, de son côté, ne manquait pas de sujets de mécontentement. Sancho le Grand, en partageant ses États, avait donné à Garcia l'Alava et même plusieurs des villes de la Castille. Aussi trouve-t-on, dans les diplômes de cette époque, le titre de roi de Castille et de Navarre, pris par don Garcia, tandis que celui de roi de Burgos y est seul donné à Ferdinand. Les frères d'ailleurs n'étaient pas d'accord sur les limites de leurs États respectifs. Tous les deux revendiquaient également Bribiesca et plusieurs autres villes de la Rioja. Cette mésintelligence n'avait pas été jusqu'à une rupture publique; mais Ferdinand vivait dans une continuelle appréhension de ce que son frère oserait entreprendre contre lui. Aussi, pendant les premières années de son règne, se borna-t-il à pacifier plusieurs parties du royaume de Léon et de la Galice qui n'avaient pas voulu reconnaître son autorité. Il s'appliqua à mériter l'amour de ses sujets en leur donnant de sages institutions. Il confirma les *buenos fueros* d'Alphonse V. Il en accorda de nouveaux. En 1050, il réunit à Oviédo un concile pour régler non-seulement les matières ecclésiastiques, mais encore les affaires temporelles de ses États. Il régnaît depuis dix-sept ans, lorsque l'inimitié qui existait entre les deux frères éclata ouvertement. Don Garcia étant tombé malade, Ferdinand se rendit auprès de lui pour aller le visiter; mais le roi de Navarre voulut profiter de ce voyage